

Du carburant à la biodope

Dossier réalisé par Jean-François Moreau (AIHP 1965)

Chez chaque peuple, chaque tribu, dans chaque pays, chaque village, tout individu a son carburant, apaisant ou fortifiant selon les circonstances et la posologie. Équation des temps post-modernes à résoudre par les Gaulois contemporains et futurs, préférons-nous que nos fils et nos filles soient astreints à la potion magique, quotidiennement, comme on roule au super dans nos autos ? Ou à la demande et sur le champ, comme Astérix et sa bande contre des Romains bodybuildés toujours battus, jamais vaincus ? A moins que nous ne les voulions d'emblée conçus pour être des Obélix toute leur vie dans une plongée balnéaire unique de la conception à la naissance, prétendants à l'immortalité fragile de demi-dieux herculéens ? **VAE VICTIS CÆSAR ! VADE RETRO SATANAS !**

D'aussi loin que mes souvenirs me portent, la notion de dopage - ma perception, non pas l'usage du mot lui-même - remonte très tôt dans mon enfance. J'appartiens à une génération d'enfants de la guerre promise à des carences vitaminiques, au premier rang desquelles s'imposait le rachitisme, conséquence de l'avitaminose D, prévenue par l'atroce huile de foie de morue distribuée dans les écoles primaires. À l'époque, tout pénalisait l'effort physique de chaque minute, ne serait-ce que pour se déplacer dans un rayon de dix kilomètres dans la campagne. Le *rachot* n'avait que ses jambes et ses galoches, son rêve n'allait pas plus avant que l'acquisition d'une bicyclette mythique une fois le *certif* en poche. Les côtes et les faux-plats de la lande armoricaine balayés par le vent mouillé de l'anticyclone des Açores étaient mystérieusement beaucoup plus nombreux que les descentes, trop rares et trop courtes pour vraiment bien récupérer son souffle. Les petits et grands Bretons rêvaient d'une Mobylette, comme Zazie du métro.

Du carburant au fortifiant

L'alcool était alors le carburant de l'effort physique quotidien des travailleurs des deux sexes. Le paysan breton et ses fils buvaient du

cidre à la barrique, sa femme et ses filles du café arrosé à la *goutte* distillée à la ferme. La première cuite figurait au passage de la ligne pré-pubertaire et, au plus tard lors de la conscription, le jeune bidasse découvrait la vinasse et le bock de bière. Symbole de force virile à l'instar du bifteck saignant, ou sédatif des nerfs féminins, l'alcool devenait chroniquement nécessaire et indispensable. Conséquent *l'état éthylique* était la règle au quotidien, la tempérance l'exception. Utile, qui sait ? Sevrés brutalement de leurs carburants, ces gens-là faisaient des décompensations mortelles ; le delirium tremens façon Coupeau - revoir François Périer dans le film *Gervaise* de René Clément (1956) - tuait aussi sûrement que l'hémorragie de la cirrhose de Laënnec. Ce paragraphe illustre un grand chapitre de la médecine d'avant Mendès-France qui initia la lutte à mort pour la fin des bouilleurs de cru et l'avènement d'une meilleure diététique fondée sur les produits laitiers et une diversification des sources de protéines. Les alcools de pomme, bruts ou distillés, avaient en effet de désastreuses conséquences sur le tube digestif des Bretons. Les gastro-entérites toujours associées étaient en fait les réelles responsables des carences alimentaires par la diarrhée triquotidienne qu'elles induisaient, *physiologique, car coutumière*. Des ostéoporomalacies, des odontoses, des neuromyopathies, des psychoses hallucinatoires s'ajoutaient aux méfaits de l'alcool lui-même sur le foie. Les Bretons faisaient de bons mais pas de beaux soldats, de bons et beaux p'tits vieux mais trop souvent à quarante ans. L'ouvrier des villes comme le marin du port, plus riches peut-être, tiraient leur force du vin, du Languedoc-Algérie qui tache. Le malade de l'Hôtel-Dieu de Rennes avait son litre de cidre à son menu régulier alors qu'à celui de Paris il fallait être cardiaque pour avoir droit au vin de Trousseau. Même les internes des salles de garde de *l'Assistance Publique* à Paris eurent très longtemps droit à une ration quotidienne de velours de l'estomac ou d'un équivalent-bière. Dans la médecine hors-piste qui en dérivait, la Quintonine associait le vin au quinquina, un extrait roboratif de plante tropicale inscrit au Codex avant même que Pelletier et Caventou n'en isolent le principe actif, la quinine.

Il y a près de deux siècles. Nos modèles de champions n'étaient

Quand le facteur part en tournée
On l'entend toute la matinée fredonner
(SIFFLER)

Parce que ça lui donne du courage
Ça lui remet le cœur à l'ouvrage
Le pas du facteur. Chanson.

Tous les jours ouvrables, le facteur de ma commune natale faisait sa tournée à vélo. Pratiquement toujours à l'heure et sans jamais défaillir dans la délivrance du courrier dans les fermes les plus reculées, il la terminait zigzaguant sur sa bécane pour culbuter, fin saoul, dans un fossé et cuver ses cafés arrosés jusqu'à ce que recommence un autre cycle quotidien. Il roulait bien sur

la longue distance à courtes étapes multiples étalées sur une dizaine d'heures.

C'était une autre affaire lorsqu'il s'inscrivait une fois l'an à la course cycliste municipale des vétérans, sur un circuit casse-pattes à couvrir une demi-douzaine de fois pendant deux bonnes heures. Je faisais alors fonction de préparateur chez le pharmacien du bourg, lorsqu'il vint demander furtivement un samedi soir si on n'avait pas "*quelque chose*" pour le lendemain, un "*fortifiant*" puissant qui lui "*donnerait des forces*", car il se sentait "*faible*". Il voulait gagner la course et son pécule, il les gagna, sans l'aide chimique que notre morale réprouvait, on ne parlait pas alors d'éthique du dopage. Par quel miracle ? Nous l'ignorons, mais il fut impérial jusqu'à la fin. Je le revois

encore, maigre et sec comme une trique, le teint tanné devenu rougeâtre, les rares dents jaunies qu'il lui restait à l'état de chicots découverts par un rictus d'effort sur son visage émacié, cependant qu'il menait dans un virage à angle droit avant de se mettre en danseuse pour avaler la dernière pente et finir en tête au sprint devant trois autres anonymes. C'était l'image d'un héros d'un rare jour de gloire dans une vie banale d'homme de la campagne des années 50, aujourd'hui totalement périmée voire inimaginable.

Il mourut comme il avait vécu, dans un fossé, fin saoul, sa tournée achevée, bien avant l'âge officiel de la retraite, un soir d'été brûlant des trente glorieuses à peine entamées.

Dossier dopage

que des gens qui pratiquaient par magie les mêmes actes quotidiens que nous, mais avec des moyens physiques extraordinaires. On les imitait sans pouvoir les atteindre en rêvant en sweatshirt jaunasse sous une casquette *Aspro*... A la course à pied, nous étions Marcel Hansenne ou Alain Mimoun, selon la distance à parcourir. Au football, toujours en 5-3-2, c'était Ben Barek à l'avant, Kopa à l'ouverture, Marche à l'arrière, Vignal dans les buts. On nageait ? Alex Jany, Georges Vallerey et Jean Boiteux sont sur le fronton des toutes les piscines municipales. À vélo, nous baissions la tête sur notre guidon droit, pour avoir l'air d'un coureur. C'était des "*Vas-y Robic*", le petit teigneux de Sainte-Anne -La-Palud, ou des "*Vas-y Bobet*", le grand play-boy de Saint-Méen-le Grand, deux gars de la Bretagne, pensez donc, contre Bartali et Coppi, quand on était quatre ! Chez le coiffeur, dans *But&Club* et *Miroir-Sprint* sur des photos cyan ou sépia durcies au flash, on voyait les coureurs en train de dîner en avalant des quantités de nourritures terrestres et de bonnes bouteilles, leurs visages et leurs bras noirs de hâle tranchant sur la blancheur de leurs thorax, de leurs dentures et des nappes à gros carreaux. Les géants de la route alors ne se dopaient pas, ils faisaient comme tout le monde, ils réparaient leurs forces, après avoir bu leur "*quart Perrier*". Les marrants, Chapatte, Geminiani, Hassenforder, se prélassaient dans la baignoire de la salle de bain de l'hôtel pour se décrocher puis se faisaient masser par leur soigneur avant de courir satisfaites quelques conquêtes du sexe faible subjuguées par leur gigantisme biroutier. Bartali allait honorer la Vierge de Lourdes. Coppi avait sa Dame Blanche. Bobet calamistrait sa chevelure noire au *Pento*. Yvette Horner était à l'accordéon, Antoine Blondin à la "*Chrouble*" et Pappy George Briquet à *Paris Inter*. Tout ça baignait dans l'huile et les terribles défaillances comme les envolées dans les montagnes des coureurs cerclés de leurs boyaux sur leurs jolis thorax faisaient partie du folklore de la "*Grande Boucle*".

Mais nous, les bacheliers, étions alors devenus étudiants sursitaires à la Fac et le problème n'était plus là. Il valait toujours mieux être balèze pour draguer les filles, mais nous avions des moteurs sur les deux roues, d'un *Vélosolex* à la Hulot ou mieux d'une *Vespa* comme Gregory Peck avec Audrey Hepburn sur le siège arrière. Il fallait être étudiant à Paris pour se faire payer par des papas riches ou des maîtresses généreuses une *Jag* ou une *Alfa* pour parader à Saint-Germain des Prés et boire un jus de banane au *Pam-Pam*. Les biscottos ischio-jambiers s'effaçant devant la prééminence des pectoro-biceps, on pouvait se laisser tenter par la *gonflette* à l'aide d'extenseurs à sandows et de petits haltères, le matin à jeun, devant son armoire à glace pour une silhouette de catcheur à la Lino Ventura, pour ne pas se sentir être le valet Firmin de Bobby Duranton.

Du fortifiant à la potion magique

Le temps des cellules grises avait sonné, il fallait phosphorer. Les étudiants se mettaient à travailler les matières fondamentales plus souvent à la Trinité qu'avant Pâques. En automne, les carabins travaillaient les concours hospitaliers. Les filles se soutenaient au thé, les males carburaient au café. Des *express* bien serrés débités par les percolateurs italiens flambant neufs des bistrotts modernisés au formica, du *Nes* dans leurs chambres en rêvant d'une *Cona* pour se faire des filtres. Qui se sentant faible ne prit pas son *Actiphos* matinal ? Bien heureuses les vitamines ! Le *Vitascorbol* associé au *B1-B6-B12 facteur intrinsèque-extraits hépatiques* requinquait les branchés fatigués et les confrères surmenés. Qui ne connaissaient les sulfureuses amphétamines ? Ah ! combien de marins, combien de capitaines, n'ont-ils pas consommé de tubes de *Maxiton* pour gagner le port du salut ou sombrer corps et bien quand le jour des résultats venait sanctionner une préparation tardive ? A cette époque apparurent les premiers tranquillisants, le méprobamate notamment. J'étais de nature "nerveuse" et je dois d'avoir été reçu au PCB en 1956, grâce à un tout nouveau tranquillisant sorti ce jour-là, un comprimé dragéifié de *N-Oblivon*, pris juste avant la dernière épreuve

salvatrice de travaux pratiques de biologie végétale avec une note-canon bien nécessaire pour être racheté de justesse à la dernière place. Je ne sache pas qu'un seul carabin de ma promotion rennais ait touché aux stupéfiants du tableau B, opiacés ou non, tous frappés d'opprobre. Sauf à être délibérément aveugles et sourds, les étudiants étaient parfaitement informés des dangers encourus avec ces différentes substances, qu'elles fussent génératrices d'assuétude ou non. Pour le grand père qui commençait à flancher, le *Camphydril strychno-spartéiné* restait la meilleure médecine avant l'heure de la digitaline. Pour les gamins, quelques gouttes d'*Élixir polyvitaminé B.O.N.* le matin, le *sirop d'hémoglobine Deschiens* au déjeuner, un peu de *Phénergan* pour dormir en cas d'urgence prurigineuse ou de poussée dentaire.

La révolution thérapeutique date des années 50 avec les antibiotiques, les corticoïdes et les neuropsychotropes accessibles au grand public grâce à la sécurité sociale et à des prix devenus abordables quand on était vraiment malade. Rappelons toutefois que, jusqu'aux années 60, les ruraux n'avaient pour la plupart aucune couverture d'assurance-maladie, sauf à se réclamer de l'assistance médicale gratuite gérée par la municipalité. D'où l'attractivité paradoxale de l'homéopathie et des guérisseurs en tout genre, quand ce n'était pas le recours à la sorcellerie, comme quand on achète un billet de loto pour payer son loyer.

Le jeune docteur apprenait plus souvent sur le terrain que durant ses études qu'en fin de compte, il aurait à se battre pharmacologiquement parlant contre la maladie, soit avec l'accélérateur pour vaincre la faiblesse, soit avec le frein pour récupérer la force, ou vice-versa et parfois en talon-pointe. Les malades demandent plus la sédation des symptômes que la guérison de la maladie elle-même qui ne sera consacrée que lorsqu'ils ou elles se sentiront "bien". Alors on sera réputé être bon docteur.

Il fallait tenir compte de la fatigue - et son corollaire l'angoisse - divisée en trois catégories.

1) **La saine fatigue** provenait de l'effort physique professionnel ou amateur dépensé à bon escient au travail, dans la nature ou sur les stades. Elle était socialement encouragée : il restait asocial sinon honteux de s'affirmer malade, l'accent était mis sur la prévention par l'hygiène physique et mentale roborative.

2) **La fatigue normale** résultait de l'utilisation contrainte ou volontaire de ses forces au-dessus de ses moyens habituels. Une maladie aiguë ou chronique pouvait l'enclencher. Il appartenait à l'allopathe de prescrire les drogues de la pharmacopée, une fois un bon diagnostic posé de noble maladie organique, infectieuse ou non. L'arrêt de travail, en ce cas justifié et bénéfique, entraînait dans l'application des nouvelles règles du bien-être social précarisé par la maladie organique.

3) **La mauvaise fatigue** atteignait les gens dont la tête et l'intellect travaillaient trop ou pas assez, selon les aléas de l'existence dans la nouvelle société de consommation. *Les siphonnés du boulot* coexistaient dans les consultations avec les *intellectuels psychas-théniques* et les *femmes existentialistes*. Les agaçants mais lucratifs *petits psychiques* devenaient légions au fur et à mesure que se développait la sécurité sociale et que l'on parlait de *dystonie neurovégétative* et de *médecine psychosomatique*. La neurasthénie de madame Bovary devenait la "dépression nerveuse" des yéyés, la ménopause, la maladie de retour d'âge. Le risque était principalement de passer à côté d'une maladie organique débutante. Le laboratoire et l'imagerie médicale devinrent des alliés précieux de plus en plus sollicités dans les coins les plus reculés. Fait sociologique nouveau, les clientèles venaient demander tel ou tel produit, telle ou telle

Dossier dopage

prise de sang, sans attendre que le praticien les propose. Rares étaient les consultants sans fortifiant.

C'est alors que **le phénomène Jacques Anquetil** marqua un virage dans les normes du sport cycliste professionnel, déplaçant définitivement le sport dans l'orbite du progrès biologique, lui, désaxé vers l'exaltation sempiternelle de la performance au détriment de la physiologie médicale au service d'une bonne santé naturelle qui admet les hauts et les bas. Au printemps 1965, après avoir presque tout gagné avec cinq *Tour de France* dont quatre simultanément, il s'offrit, dans une même foulée victorieuse, le *Tour du Dauphiné Libéré* et *Bordeaux-Paris*, un exploit surhumain unique dans l'histoire du XX^e siècle. Le surhomme avait un secret qui tenait à l'application de la pharmacologie à la mise en forme et à la récupération des efforts physiques dépendants en énergie musculaire et psychique à un tel niveau d'exigence que sa complexion de demi-dieu ne pût assumer totalement sui generis. Un visiteur médical m'avait informé très tôt, en baissant la voix, des vertus de l'androstanolone qu'il promouvait sous le nom commercial de *Protona*, en se référant justement à ses heureux effets sur le palmarès d'Anquetil. On sait aujourd'hui que le cancer qui l'emporta à l'âge de 53 ans en fut le résultat quasi-expérimental. Risque connu de lui et accepté pleinement, ce que le grand public ignora jusqu'à la non-homologation de son record de l'heure battu à Mexico en septembre 1967, **après son refus de contrôle antidopage**.

En effet, deux mois auparavant, la dramatique **affaire Tom Simpson** était passée par là, dévoilant les ravages potentiels du dopage sportif. La mort du très grand champion anglo-briochin dans l'ascension du Mont Ventoux, le 13 juillet 1967, lors de l'étape du Tour de France Marseille-Carpentras, relevait de la prise de métamphétamine achevant un coureur épuisé sous une température caniculaire. Les langues se délièrent. Songez donc, les Frères Pélissier prenaient des *pillules* dès les années 20 sous l'œil d'Albert Londres. Robic se shooterait à l'éther. André Pousse que personne alors ne se rappelait avoir été cycliste avant

de devenir un acteur-restaurateur, se mit à raconter comment *on char-geait à la dynamite* les coureurs du Veld'Hiv pendant *les Six-Jours de Paris*. Un troisième coureur, Winfried Bolcke, de l'équipe d'Allemagne, se fit filmer en train de se faire piquer dans le deltoïde lors d'une étape du Tour 1968, pour *5 Colonnes à la Une*. Et Claude Lelouch avait tourné *Pour un maillot jaune* en 1965, pour nous montrer l'abnégation des gregari des Géants de la Route au quotidien. Putain de métier !

Mais les autres sports, me direz-vous ? Aux JO de Mexico en 1968, qui ne s'esbaudit du saut en longueur incroyable de Bob Beamon qu'il ne put jamais rééditer ; à l'arrivée au sprint du 10 000 mètres de Temu et Wolde, Léon Zitronne en perdit la voix. Elancés comme naguère Zatopek, ces athlètes paraissaient beaux et sains sur nos écrans de télévision encore en noir et blanc sur la chaîne unique de l'ORTF. Comme avait paru superbe la gazelle noire Wilma Rudolph à Rome en 1960, la sprinteuse américaine rescapée de la *poliomyélite*. Avec l'*Ampex*, les opérateurs se mirent à décomposer les mouvements au ralenti des dizaines de fois, comme en photo Etienne-Jules Marey (AIHP 1864), un siècle auparavant. L'oxygène est le comburant énergétique par excellence. Jamais on ne parla de dopage à cette époque où l'on se fabriquait des globules rouges, en France dans les hautes sphères montagnardes de Font-Romeu, à défaut des hauts plateaux naturels de l'Afrique de l'Est. Pas plus que l'on y fit allusion lors des médailles des skieurs Killy, Périllat, Lacroix, les sœurs Goitschel, Isabelle Mir... à Grenoble après Portillo du Chili. Les rugbymen de l'équipe de France de Mias et d'Albaladéjo assommaient leurs adversaires grands-bretons préventivement au cassoulet+butzet.

Comme nombre de mes contemporains interrogés, je savais, pour l'avoir expérimenté moi-même en fuyant un serpent, que sous l'effet de circonstances exceptionnellement dangereuses, l'instinct de survie permet à l'humain de se dépasser par une performance physique extraordinaire résultant de la mise en route extemporanée de potentiels neuromusculaires insoupçonnés. Le commando-parachutiste Serge Vaculik décrit très bien le bond prodigieusement salvateur qui lui per-

Petite pharmacopée perso

Le druide *Panoramix* distribue la potion magique à la population tendance gallo d'un village manifestement situé sur la Côte Nord de l'Armorique, selon les désirs de René Goscinny et Albert Uderzo depuis 1959.

Amphétamines

Notamment la *benzédrine*, sont indissociables de l'histoire des enfers de la deuxième Guerre Mondiale, à commencer par la Bataille d'Angleterre et les kamikazes drogués pour se suicider en se croyant immortels. Revoir le film de guerre très dur de Lewis Milestone (1951), *Okinawa, The Hall of Montezuma*, quand le médecin offre en loucedé à son Richard Widmark de lieutenant des pilules destinées à lui faire tenir le coup et garder le moral. Néanmoins, le personnage le plus sympathiquement traité par Milestone est le Marine qui sut bricoler un alambic de fortune sur la plage sous la mitraille.

Le *dexamphétamine tartrate* (Maxiton) est toujours commercialisé en Hollande.

Sir Tom Simpson, un grand champion très populaire anobli par la Reine à la suite de son exploit dans *Milan-San Remo* en 1964, consommait la *metamphétamine* (Tonédrone), jusqu'au stade de la

dépendance toxicomaniaque. Lors de l'étape mortelle du Ventoux, il en portait plusieurs tubes dans les poches de son maillot.

Tranquillisants avant le diapzepam

Le carbamate de *méthylpentinol*, interdit à la vente en France, était encore commercialisé en Belgique en 2000 sous le nom de *N-Oblivon*. Le générique *méprobamate*, commercialisé sous les noms de spécialité *Procalmadiol* et *Equanil*, fut la première médication qui, injectée à doses massives répétées, calma les malades en état de démence alcoolique aiguë par sevrage brutal, permettant la mise en route de la réhydratation associée à la polyvitaminose B et de sauver de nombreux cas auparavant mortels. A un niveau supérieur d'effets psycho-stimulants, rappelés l'imipramine, les inhibiteurs de la monoamineoxydase et le *Rémifon* rendant les tuberculeux euphoriques.

Anabolisants

Le *Protona*, pionnier des anabolisants de synthèse, est toujours disponible sous ce nom commercial au Canada. L'androstanolone est interdit aux sportifs et ne se trouve en France que dans un gel à application cutanée. <http://www.vidal.fr/Medicament/andrac-tim-1069.htm>

Analeptiques démodés

Le *Camphydril strychno-spartéiné*, largement prescrit par l'auteur dans sa jeunesse avec profit en gériatrie est introuvable sur Internet. Le *camphre* est connu depuis l'Antiquité pour ses vertus analeptiques broncho-pulmonaires. Les stocks de camphre furent dévalisés dans les pharmacies bretonnes lors de l'épidémie de variole de 1956 dans le Morbihan.

La *strychnine*, également découverte par Pelletier et Caventou et aujourd'hui interdite en France, est un alcaloïde neurotoxique. Ce fut un poison de roman policier style *Le Masque* mais aussi, à petites doses, un analeptique cardiovasculaire de la pharmacopée.

La *spartéine* est un alcaloïde à effet parasymphicomimétique. Toutes ces substances étaient enseignées par les professeurs de pharmacologie et de thérapeutique à la Faculté de Médecine de Rennes en 1960. Elles ont fait la prospérité du Laboratoire Houdé qui les vendait sous forme de granules.

Redécouvertes aujourd'hui après avoir éventuellement été récupérées par les médecines douces, elles font l'objet de recherches intenses de succédanés à breveter dans les forêts vierges de la planète Terre.

Dossier dopage

mit de sauter par-dessus une haie haute et épaisse de plusieurs mètres quand le tir de la mitrailleuse allemande fauchait son groupe de prisonniers en train de s'échapper (S.Vaculik. *Béret rouge*. Arthaud, 1952). La prise de conscience du phénomène physique est rétrospective, avec un blanc complet dans la mémoire du déplacement entre la perception du stimulus audio-visuel et la réception au sol. Les neurosciences existaient-elles déjà quand on parlait de training autogène pavlovien dans les centres d'entraînement soviétiques ? "*Mens sana in corpore sano*". Converti, à la quarantaine, au tir à l'arc de compétition au niveau fédéral, je compris vite que mes performances ne pourraient résulter que de la constance à long terme d'un équilibre neurosensoriel permettant la concentration lors de la visée pour décocher cent à trois cents flèches précises tirées sur un arc d'une quarantaine de livres grâce à une force musculaire acquise par un entraînement quasi quotidien. Le milieu de l'archerie jusqu'aux années 80 se shootait principalement à l'alcool et aux calories roboratives de la gastronomie franchouillarde. L'épreuve de tir à l'arc FITA réinscrite au programme des JO en 1972 à Munich équivaut au déménagement de trois pianos à queue. Je n'eus pas besoin de potion magique pour obtenir quelques résultats honorables, mais durant seulement trois années. Les nouveaux compétiteurs, issus des jeunes générations longilignes sobres et décontractées, tel Sébastien Flute, mirent la barre trop haut pour les seniors. Aucune chimie n'y aurait pu rien changer. Le tireur à l'arc avec sa *muscul* isométrique tolère très mal le déclin des performances et je me reconvertis dans le golf, lui, assouplissant isotonique.

Du pot belge à la dope bio

J'aime à voir et à revoir le sprint impérial de Jesse Owens et la tête d'Hitler qui s'ensuivit, dans le film de Leni Riefenstahl, *Les Dieux du Stade* (1936). Personne n'a jamais posé la question de savoir si l'athlète avait alors usé d'un pot belge, alors qu'il est connu que le vociférant Führer s'injectait un pot berlinois dans les fesses à tout bout de champ. Aux JO de Séoul en 1988, j'ai éprouvé la même stupéfaction devant la performance du bolide Ben Johnson, un Canadien noir né en Jamaïque, sourd et réputé stupide, ainsi qu'une grande déception à savoir son record du monde invalidé. 9"79 versus 10"20 ! 41/100^e de seconde de moins gagnés en cinquante ans ! L'exploit avait une portée similaire devant un public mondialisé par la TV en couleur, sur un continent asiatique à l'éthique souvent suspectée de supériorité raciale jaunissante. La recherche neuroendocrinienne mise à la disposition du sport se démontrait là présente, sans aucun doute, avec les cortico-stéroïdes, les androgènes, l'hormone de croissance... synthétisables et commercialisables à merci. À Necker, l'anémie des dialysés chroniques commençait à être traitée par l'érythropoïétine, l'EPO, vendue un prix exorbitant. Qui aurait imaginé les voir courir le marathon plus vite que des humains à deux reins normaux ?

Les peuples occidentaux avaient déjà du pain, le temps des gladiateurs avait sonné. On échappa de justesse à une quatrième guerre franco-allemande quand le goal Schumacher descendit notre Battiston lors de la demi-finale du Mondial de Séville en 1982. Le film *Rollerball*, de Norman Jewison, date de 1975, John Mac Tiernan l'a revisité il y a

quatre ans, signe que les compétitions sportives du plus haut niveau meurtrier pourraient se substituer à la diplomatie et aux guerres modernes devenues classiques, pour régler les conflits aux frontières des États ou dans des microcosmes. Pierre de Coubertin imaginait-il que tout le Gotha de la politique mondiale serait les premiers supporters de leurs Nationaux, des JO aux "Mondiaux" de toutes sortes ? Comme au temps de nos glorieux ancêtres gaulois, la potion magique devient la clé de la victoire de nos nouvelles Jeanne d'Arc, de nos nouveaux d'Artagnan sur n'importe quel général Xerxès se prenant pour Napoléon dans la plaine de Seine-Saint-Denis. Qu'avait donc le léopard Linford Christie, médaille d'or du 100 mètres à Barcelone en 1992, de si différent de l'orang-outang Ben Johnson ? La créatine ? La DHEA ? Qu'avaient donc dans la tête ces Allemandes de l'Est et ces Chinoises de Pékin propulsées avec succès pour leurs performances athlétiques, mais pas par leur esthétique séborrhéique et poilue aux rondeurs androgynes platement inversées ?

Et que penser de ces gérontes impuissants soudain revitalisés par le *Viagra*, bien loin des cantharides de Sade et du *pesant malaga-flip aux 19 œufs* du Casanova de Fellini opposé à un berger à l'eau claire pour un sex-challenge d'une heure non-stop chrono ? De ces politiciens épuisés par les Kennedy-rounds aux pendules bloquées sur minuit soudain requinqués au *Prozac* à l'heure du communiqué final ? De ces yuppies du show business shootés à l'héroïne jusqu'au syndrome d'épuisement final : Jim Morrison, Brian Jones, Janice Joplin, Buddy Holly... mais pas Ray Charles ni Mick Jagger ? De ces workaholiques victimes du stress de la vie quotidienne mondialisée au plus haut degré des indices Dow Jones qui se contrôlent au whisky-coca(ine) avant le syndrome de fatigue chronique et le dépôt de bilan ? De ces adolescent(e)s à la recherche de la qualité de vie par la sécurité de l'emploi dans de désespérantes cervoises à la vodka ? De ces amoureuses délaissées de la vallée du Pô, qui se consolent au *Campari* sans soda jusqu'à la cirrhose hépatique ? De tous ces pékins moyens du monde entier qui supportent la vie ordinairement dure sous tous les climats avec du shit : marijuana, haschisch, kat, coca, herbe à Nicot, opium, betel... Et, les jours de fête s'ils ne peuvent pas le boire au quotidien, du raki, du choum, de l'aquavit, de la vodka, du saké, du pisco, du pastis... quand ce n'est pas du méthanol qui rend aveugle comme au temps de la prohibition ? Beaucoup de jeunes Français furent initiés au kif pendant leur service militaire obligatoire en Algérie, comme leur encadrement d'active l'avait été à l'opium pendant la guerre d'Indochine.

À partir de quelles limites, le physiologiste passe-t-il le relais au sorcier, l'épicier fait-il place au pharmacologue, le pharmacien au droguiste mafieux ? Jean-Paul Escande (AIHP 1963) nous raconte comment il fut propulsé à la présidence de la première commission de lutte antidopage créée sous Rocard, bien avant que n'éclatent les affaires *Festina et Pantani*, toujours dans l'ambiance du cyclisme professionnel (Jean-Paul. Escande. *Des Cobayes, Des Médailles, Des Ministres*. Ed Max Milo, 2003.). D'autres spécialistes, touchant aux neurosciences, à l'hématologie et l'hormonologie, sont sollicités d'actualiser nos connaissances à la lumière des affaires *Landis* et des athlètes américains bodybuildés, mises au jour dans le courant de

En roulant de Laval à Paris un 2 janvier 1968, je fus arrêté par des gabelous qui trouvèrent dans le coffre de ma R8 un stock de bouteilles de vin piquées dans la cave de ma mère. J'appris ce jour-là que la loi autorisait le port libre de taxes de trois litres d'alcool par personne et par jour au titre de "*provision de bouche pour la route*". Nous étions trois dans la voiture, ce qui faisait douze bouteilles de 75ml, ouf !

Les Bretons rapportaient à Paris des bouteilles sinon des fûts de gnole distillée clandesti-

nement alors que tout transport d'alcool devait faire l'objet d'une déclaration officielle et paiement d'une taxe spéciale. Les bouilleurs de cru de France et de Navarre jouissant du privilège de distiller 1000 degrés Régie (volumes) par an, autorisé par la loi du 28 février 1923, eurent la peau de Mendès-France plus efficacement que les défenseurs de l'Algérie française ; il aurait voulu aller plus loin que l'arrachage des pommiers à cidre dans les champs contre une prime. La transmission héréditaire du privilège fut abolie en 1960, par le gouvernement de Michel Debré, ce qui ne signifie pas que le droit de distiller

sa production soit prohibé ; il faut seulement éviter de le faire clandestinement ; donc il faut d'abord payer les taxes réglementaires lors d'une déclaration à l'administration fiscale idoine.

Il existe toujours des distillateurs ambulants promenant leur alambic dans toutes les campagnes où l'on produit des fruits.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Bouilleur_de_cru, et lire par exemple un pittoresque article sur le site <http://www.icilacreuse.com/portraits/bouilleur/in dex.html>.

À l'aube, il faut repartir. Au terme d'une danse périlleuse, les hélicoptères ont ramassé leur chargement de douleur. Le médecin a distribué des poignées de comprimés blancs. Les "anciens" se sont mis à ricaner : "Les bleus vont les bouffer tout crus maintenant qu'ils ont avalé la Ferocine-amphétamine !" De fait, Sergueï se sent soudain ardent, comme soulagé du poids qui l'oppressait, chacun de ses muscles répond sans effort, son sac lui paraît plus léger et les larmes lui montent aux yeux lorsqu'il découvre la splendeur du ciel où les nuages déroulent leurs écharpes aux tons les plus doux. Près de lui, Petia le considère avec des yeux brillants et lui répète les mêmes mots que la veille, mais

avec cette fois une sorte de jubilation communicative :

"On va les découper
en petits morceaux !"
"On va les enfoncer dans
le sol sous nos semelles !"
"On va les brûler tout vifs !
On va les bouffer !"

Et Sergueï se met lui aussi à rire. Il trouve ça franchement drôle. De proche en proche, le rire gagne tous les gars qui montent à l'assaut de cette maudite montagne, elle qui sait bien cacher les porteurs de mort.

Marina Vlady.
Le voyage de Sergueï Ivanovitch.
Fayard, 1993

Alors que ce dossier "dopage" allait être bouclé, trois éléments positifs nouveaux sont venus heureusement bousculer son ordonnance-ment achevé le 30 mai 2007 :

1) La nomination de Madame Roselyne Bachelot-Narquin à la fonction de Ministre de la Santé, de la Jeunesse et des Sports, en date du 18 mai 2007, dans le gouvernement dirigé par le Premier Ministre, Monsieur François Fillon, sous l'autorité du Président de la République Nicolas Sarkozy, donne une réponse positive à la requête formulée par les dirtgeants du CNOSF à la fin de l'intretien accordé par Monsieur **Patrick Magaloff**, regrettant la dissociation des trois entités dans les gouvernements précédents. C'est un signe fort en faveur d'une implication plus grande du milieu médical dans la prise en compte de la prévention des effets délétères des conduites dopantes sur la santé de la jeunesse. Il serait regrettable que la nomination ultérieure d'un secrétaire d'état à la jeunesse et des sports vienne altérer cet espoir de collaboration directe entre des administrations qui s'ignoraient jusqu'à aujourd'hui, tant l'athlétisme d'état garde une capacité de provocation allergisante sur le monde politique à un niveau international.

2) L'explosion du nombre d'aveux de conduites dopantes en provenance de grands champions cyclistes tels l'ancien vainqueur du Tour de France 1996, Bjarne Riis, en date du 25 mai 2007, donne une teinte supplémentaire d'opportunité à ce dossier "dopage" destiné à valoriser les acteurs désireux de participer à une promotion de la participation plus intense des médecins dans la lutte contre ses effets sur la santé de la population générale. On ne peut que saluer le courage des premiers collègues chargés des groupes de travail pionniers, Gérard Saillant qui n'a pas souhaité participer directement à ce dossier mais, en son temps, soutint **Jean-Paul Escande** qui essuya les plâtres de la lutte anti-dopage qu'il fallut organiser dans un climat de doute sinon d'hostilité du monde sportif, pourtant le premier concerné par le respect de la santé des athlètes professionnels de haut niveau.

3) Spontanément, opportunément averti par une source indépendante de notre initiative, notre collègue **Jean-Pierre Cousteau**, cardiologue et médecin fédéral national, nous a fourni un manuscrit traitant de son expérience trentenaire dans le secteur du tennis juste à temps, le 27 mai 2007, pour que nous puissions l'inclure avant la mise sous presse du dossier définitif.

l'été 2006, avec les drames économiques, financiers et sociaux que suscite le licenciement de l'équipe *Phonak*, après les sept *Tours de France* d'un Lance Armstrong devenu vaseux pour avoir crû à l'insu de son plein gré que le docteur Michele Ferrari vendait des berlingots *TestoRasso* miniatures 100% mozzarella made in Maronella, Schwarzieland, à joindre à ses céréales pour prévenir l'arthrose du genou. Et voilà qu'en ce mois de décembre c'est le divin foot qui est mis sur le tapis avec l'affaire Fuentes, un vrai docteur celui-là aussi, mais un Espagnol respectueux du secret professionnel, lui, faut-il vraiment le souligner ?

Qu'en pense le CNOSF, à l'image du pharmacien **Patrick Magaloff** (*Le sport pour la santé* - malette éducative du CIOF) pour qui toute prise de produit destiné à surchauffer les athlètes équivaut à tricher ? Ses quinze millions de licenciés sportifs sont potentiellement concernés par cette accusation déshonorante ? Qu'en pense le physiologiste **Michel Rieu** conseiller du président de la toute nouvelle *Agence française de lutte contre le dopage* ? Et nos athlètes médecins médaillés, tels **Jacques Lataste (AIHP 1949)**, **Jean-Pierre Lassau (AIHP 1959)**, **Alain Calmat (AIHP 1967)**, **Philippe Boisse...** ? Pour ne pas remonter jusqu'à notre illustre boxeur-rameur-skieur **Jacques Forestier (AIHP 1919)**, rugbyman médaillé d'argent aux JO d'Anvers !

Arrêtons l'hypocrisie et regardons les choses en face. Comment adapter les notions de métabolisme de base, de ration calorique en diététique de la vie quotidienne urbaine et rurale, de contrôle hormonal, d'hygiène psychomotrice, de traitement de maladies socialement handicapantes... aux activités humaines - civiles, laissons aux militaires ce qui leur appartient déjà - du XXI^e siècle qui iront se développer dans l'espace galactique extra-terrestre ? Comment contrôler la douleur et l'angoisse de l'exaltation du moi, quand l'instinct de survie face à la mort physique, mentale ou sociale met en cause, immédiatement ou en différé, la santé d'un individu de l'espèce homo sapiens sapiens accompagné de son toutou, sa souris et son ordinateur, sur ses pieds, son vélo, son chameau..., dans son auto, son char d'assaut, son avion, sa fusée ?

C'est bien de la santé de l'humanité toute entière que l'on devrait parler en évoquant le dopage et non pas celle des seuls sportifs qui ne sont là qu'en avant-garde ou en bouc émissaires voire en cobayes.

Les entretiens se dérouleront dans l'ordre suivant :

Jean-Paul ESCANDE
Michel RIEU
Frédérique KUTTENN
Gérard DINE
Philippe BOISSE
Jacques LATASTE
Jean-Pierre COUSTEAU
Patrick MAGALOF
Georges CHAPOUTHIER

Conclusions :

Michel BOUREL
Axel KAHN
Michel HAMON